

Force ou trou ?

Au bord de la rivière, je rencontre un type qui promène son poisson. Ce dernier est cependant dans la rivière. C'est un poisson assez gros d'environ 50 cm de long et multicolore avec des rayures et une tête un peu moche, un peu maussade. Il remonte la rivière tandis que son maître lui applique sur la gueule le bout d'un bâton muni d'une espèce de pompon multicolore qui le maintient dans la bonne direction. Je vois en gros plan le contact de ce pompon avec le poisson et je comprends qu'il en est gêné. Ça me fait m'apitoyer silencieusement sur le sort du poisson. J'en parle au type qui, lui, rigole : il ne s'est pas posé la question.

Avant, c'est moi-même qui remontait la rivière sur un kayak. En fait, c'est une barque assez fine à l'avant, l'arrière étant carré. Au mouillage, je pagaie longuement, debout sur l'esquif avec une grande pagaie, sans jamais parvenir à le faire bouger. Et puis, soudain, alors que je suis assis, la barque se met à remonter la rivière à assez grande vitesse. Ça m'étonne, car je suis bien à contre-courant. Je me dis que ce doit être le vent qui a pris dans mon dos et qui me pousse comme ça. Je franchis même une cascade à l'envers. C'est une cascade non pas verticale, mais inclinée environ à 30°. Le courant est assez fort, là-dessus ; il y a quelques petites vagues. Je crains un peu de verser mais finalement je passe l'obstacle. Et j'arrive à l'intérieur d'une grotte où il y a au début des constructions, peut-être un barrage Hydro électrique, peut-être une usine. Et je vais encore plus loin, là où il n'y a plus que du rocher et puis il faut revenir.

Je m'aperçois qu'il y a des grillages que je ne peux pas franchir. Je ne sais pas comment je me comment je me suis débrouillée pour les franchir à l'arrivée. Et pourtant il faut que je retrouve cette rivière qui est canalisée au début pour revenir chez moi.

Donc, le poisson, c'est moi. Je suis en effet assez souvent multicolore mais à dominante jaune, étant donné que je n'aime pas m'habiller triste. Un « maître » me fait remonter le courant, à moins que ce ne soit une « force » mystérieuse que j'ai nommée ici le vent ; tout en restant un peu incrédule car le vent ne pourrait me propulser à une telle vitesse, ni surtout me faire franchir une cascade à contre-courant. Le maître est un avatar de moi-même, ce qui est rappelé par le pompon multicolore qui guide le poisson. Ce dernier, c'est mon avatar identifié au phallus. Je fais mine d'être celui qui guide, alors que la deuxième partie me montre une force irrésistible qui m'entraîne malgré moi. Comme le disait Freud quand le cheval est emballé, il ne reste plus au cavalier qu'à accepter d'aller où le cheval va.

Dans ce qui est raconté en premier qui est en fait la deuxième partie, il ne reste plus qu'à mettre en scène un soi-disant maître du poisson, quelqu'un qui serait le maître de son phallus, ce que je ne suis pas. En vie de veille, il fait ce qu'il veut. Je sens parfois une force irrésistible en lui qui me conduit à la masturbation. Et c'est bien lui qui conduit, là.

Dans la deuxième partie du rêve, il me conduit à cette grotte-usine, en laquelle je n'ai pas de mal à reconnaître le ventre de ma mère. Curieusement je n'ai aucun mal à y pénétrer, mais j'ai un peu de mal à en sortir. Ce devrait être l'inverse : je devrais ressentir les « forces » de l'interdit qui seraient sensées m'empêcher de retourner d'où je viens. Je ne suis pas un saumon. Au lieu de cela, la « force » est telle qu'elle me fait remonter cette « cascade » qui peut être vue comme le moment de la naissance avec la perte des eaux. Je n'ai plus qu'à supposer que mon désir n'est pas d'en sortir, mais d'y rester, puisque c'est bien mon rêve, donc moi, qui ai érigé ces barrières impossibles à franchir. Pourtant, j'ai aussi le désir d'en sortir car je me sens prisonnier.

La « force » qui me pousse, dans la première partie, c'est le bâton du « maître ». Le poisson se laisse conduire, mais il est un peu maussade ; ce n'est pas vraiment son truc. Mais il

a une cervelle de poisson, comme le phallus. Un peu gêné de ne pas être le maître, mais sans plus.

Qu'est-ce que cette « force » ? la pulsion ? la libido ? on peut l'appeler comme ça. Cette appellation met l'accent sur l'aspect « force » de la pulsion. On pourrait l'appeler « Œdipe archaïque », ce qui mettrait l'accent sur l'objet visé : l'utérus maternel. Freud distingue l'objet et le but de la pulsion. Le but, dit-il, c'est la satisfaction, l'objet, ce qui permet la satisfaction. On pourrait alors l'appeler « désir d'être satisfait ».

Peut-on dire que je suis satisfait une fois dans la grotte ? je ne le ressens pas comme ça : je veux aussitôt m'en aller. Le problème ne serait donc pas de posséder l'objet, la grotte, puisque, l'ayant sans l'avoir vraiment voulu, je n'en veux plus. Pourtant, les grilles qui m'empêchent de partir sembleraient indiquer un désir de rester que je ne maîtrise pas plus que le désir que j'avais d'y revenir.

Le côté « grille » renforce l'aspect « usine ». En haut d'une rivière, près de la source, il s'agit le plus souvent d'une centrale hydroélectrique : une productrice d'énergie. Voilà peut-être bien ce qui me poussait à y remonter, ne serait-ce que pour recharger mes batteries. C'est la fonction du sommeil et il faut croire qu'elle ne va pas sans une recharge de subjectivité, c'est-à-dire une remise dans le lieu de l'origine, une nouvelle gestation et une nouvelle naissance, celle-ci vous chargeant en énergie par le manque créé par l'abandon de ce lieu.

Un désir fonctionne sur un manque, c'est-à-dire un trou : je manque de tel objet, et je cherche à combler ce manque. En même temps, le désir de s'emparer de tel autre objet peut s'avérer contradictoire. Ici, apparemment je manque de cet objet qui se présente comme une grotte dans le manifeste du rêve, et que j'interprète comme utérus maternel. Une grotte est bien un trou. Est-elle un manque pour moi ? apparemment oui, sans que je le sache, puisque « je » ne suis pas maître de la force qui me pousse vers elle. Il en résulte que je suis donc l'objet que j'imagine manquer à cette grotte. L'énergie attractive vient de là : je comble le désir d'un autre, ma mère. Est-ce pour cela que ça se présente comme une « force » que je ne maîtrise pas ? ce serait la force de l'autre, le désir de l'autre. Dans le même temps je suis aussi le maître qui guide le poisson dans la remontée de la rivière, peut-être pour mettre en scène l'illusion de maîtriser cette force.

Je suis donc à la fois celui qui s'apitoie sur son propre sort d'être guidé par un autre, et cet autre qui rigole parce qu'il est le maître qui guide. Dans la vie de veille, comme déjà dit, c'est le contraire : c'est mon phallus qui me guide, le poisson ; ce n'est pas moi, je me laisse guider.

Pourtant, quelques nuits plus tard, je fais un rêve où je renvoie à ma mère deux « ta gueule » extrêmement agressifs, parce qu'elle prétend s'occuper de mes affaires, que pourtant j'avais oubliées. Il y aurait donc, dans le rêve que j'analyse ici, un « amour », en tout cas une tendance à aller vers elle, et dans l'autre rêve, une tendance à la « haine », à faire en sorte qu'elle me lâche. Dans le premier cas, ma mère n'apparaît cependant pas sous sa forme concrète telle que je l'ai connue mais sous forme imaginée d'utérus : une mère très archaïque, donc. Dans le second cas ma mère apparaît telle qu'elle est restée dans ma mémoire, à vouloir toujours me considérer comme si j'avais 5 ans.

Pourtant dans ce dernier rêve, j'avais oublié toutes mes affaires, alors que je partais en rando vélo avec des copains. J'étais remonté pour les prendre. On pourrait dire que je me suis comporté comme un gamin : je n'ai pas pensé à prendre mes affaires, habitué comme un gosse à ce que ce soit maman qui s'en occupe. Mais même si c'est le cas (et ça a été le cas), l'agressivité de ma réponse en dit long sur mon souhait de me démerder tout seul. J'ai commis une erreur ok, mais j'assume et je fais ce qu'il faut pour réparer.

Cependant ce n'est pas que « mes affaires » (pull, slips de rechange, sac de couchage) que j'ai oublié, mais le phallus, comme en témoignent les nombreux rêves que j'ai fait depuis des années que je traduis toujours de la même façon : revenir dans le ventre de maman pour y chercher le phallus oublié. Est-ce que j'interprète ainsi par habitude ? (se méfier des rails de l'habitude). Dans ce dernier rêve, en arrivant dans l'appartement qui est le mien (mais aussi celui de ma mère), après mon faux départ, je me déshabille et, tout nu dans les couloirs, je vais chercher ce qui me manque, avec la crainte d'être surpris. C'est d'ailleurs à ce moment que j'entends la voix de ma mère qui me dit quelque chose d'indistinct. C'est à cela que je réponds « ta gueule ! » frémissant de colère. Ma quête a donc quelque chose à voir avec le fait d'avoir la quéquette à l'air. En plus, à ce moment-là j'ai envie de pisser et je vais dans les WC situés à côté du placard où j'avais l'intention de trouver les vêtements manquants. Je mets donc en jeu l'une des fonctions du pénis, pas celle du phallus, mais quand même. Léger déplacement de fonction qui correspond au léger déplacement de lieu entre le placard et mon anatomie manquante.

La crainte d'être surpris tout nu dans les couloirs correspond à l'angoisse de castration. Si j'entends la voix de ma mère à ce moment-là, c'est que c'est elle qui risque de me surprendre. La menace vient donc d'elle. Elle, dont j'ai le souvenir qu'elle jouait avec mon zizi en riant aux éclats quand j'étais bébé. Cette femme-là, c'est plutôt à elle que va mon amour, tandis que ma haine va à celle qui veut encore s'occuper de moi comme si j'avais 5 ans.

Rien ne me permet de copier la théorie de la relativité en disant : il y a une déformation de l'espace-temps. Ce serait purement copier une théorie étrangère. Ou, s'il y a une voie à creuser dans cette direction, je ne sais encore pas comment.

En revanche, il est clair que je peux parler d'états superposés, comme en physique quantique. Dans ce champ non seulement les propriétés d'une particule sont indéterminées (vitesse, position, spin) mais encore, d'une part, chaque propriété est aussi une particule, et d'autre part, chaque particule possède nécessairement son antiparticule. Les « forces » qui attirent ou repoussent sont aussi des particules.

Si l'« amour », la « haine », la « libido » sont les « forces » en jeu, c'est-à-dire des entités que l'on ne voit pas (des trous) mais qui mettent les corps en mouvement (parce qu'ils tombent dedans), on peut les rendre visibles par l'analyse en leur conférant un « corps », c'est-à-dire une représentation (des surfaces). Le vent qui pousse ma barque. Il ne se voit pas, mais il suppose un « trou d'air » quelque part, une basse pression, qui attire à lui l'air des hautes pressions. Le pompon qui pousse le poisson et derrière lui un guide avec un corps humain. Le « manque » de mes affaires que je remonte chercher, qui trouvent représentation : pull, slips, sac de couchage, et même phallus puisque c'est lui que je trouve, grâce à mon envie de pisser, à côté du placard à affaires.

Les « forces » peuvent donc être entendues comme « trous » ou « manque » et on peut les représenter par l'objet qui manque. Donc on peut représenter la représentation manquante par une représentation : telle est l'analogie avec la physique quantique. L'objet est affecté d'un manque qui serait sa propriété, et on peut associer à cet affect une représentation.

D'un autre côté je viens de trouver en quoi c'est aussi une déformation de l'espace-temps : par les trous (manque) qui creusent dans les surfaces (représentation), modifiant la topologie de l'univers subjectif.

Ce qui caractérise la physique quantique, c'est le phénomène des quantas, justement : l'univers subatomique n'est pas continu, mais discret, composé de « quantas » qui permettent le saut sans délai d'un niveau d'énergie à un autre. Chaque niveau peut être représenté par un nombre entier et ne souffre pas de division. L'énergie c'est +1 ou -1, mais jamais 1,75 ou 1,33.

Or, dans le deuxième rêve ici analysé, je remonte chez ma mère, qui habite la tour qui est la mienne aujourd'hui, par un ascenseur muni d'un curseur vertical montant ou descendant dans une fine fente qui le guide. Au contraire, nous sommes tous habitués à des boutons qui

indiquent chaque étage. Cet ascenseur représente le continu s'opposant au discret de la vie réelle. Il se trouve que je monte avec une vieille dame qui, elle, sait manipuler ce curseur, car moi, je n'ai jamais vu ça, d'autant que l'absence de toute indication d'étage ne permet pas de savoir où placer le curseur. Apparemment, elle, elle sait. Je la vois faire, ralentissant son mouvement à mesure que nous approchons de mon 23^{ème} étage, avançant un peu plus ou un peu moins jusqu'à trouver le bon emplacement.

Ce moment du rêve pourrait être entendu comme un démenti de la théorie qui me fait me servir en ce moment de la physique quantique pour parler de la psychanalyse et de l'inconscient. Et comme je suis le metteur en scène du rêve, ce serait pour me dire à moi-même : tu vois, l'analogie ne fonctionne pas ! la physique quantique est le domaine du discret et ici nous sommes dans le monde du continu.

Eh bien c'est possible : l'analogie ne marche sans doute pas dans tous ses aspects. Dans le domaine des superpositions d'états, ça ne fait aucun doute. Pour les niveaux d'énergie, faudra repasser.

Or, cette vieille femme qui sait pourrait bien être ma mère. Monter dans un ascenseur avec elle pourrait bien être s'envoyer en l'air. Et le curseur qu'elle manipule dans la fente pourrait bien être une représentation de mon désir de manipuler mon zizi dans sa fente, elle qui a bien manipulé le mien, sachant y faire, à une époque où je ne savais pas. Elle fait effectivement quelques allers et retours autour de la zone critique de mon étage, avant de stopper là. Peut-être bien qu'avec quelques allées et venues (+1, -1), on finit par atteindre un seuil où l'énergie fait cependant un saut brutal, discret, que l'on appelle orgasme. Un lieu où l'on arrive enfin chez soi.

La suppression des boutons de l'ascenseur a peut-être un support dans ma préoccupation de physique quantique, dans la droite ligne de ce que je disais dans ma vidéo sur « Lacan, le réel et moi ». Puisque l'idée m'en est venue, il est vrai qu'elle m'est venue ; donc, dans le monde de la subjectivité, elle est vraie. Ce rêve est une expérience de pensée qui met à l'épreuve l'analogie avec le quantique, le démentant sur ce point.

Mais elle a aussi sa propre indépendance de la théorie en fabriquant une représentation des variations des degrés d'énergie, donc les variations du trou (ici, c'est une fente très fine, belle astuce du refoulement pour que je ne reconnaisse en rien une vulve). Cette représentation propose un continu jusqu'à ce qu'on arrive au bon étage, où il y a, comme il se doit, un palier. Et là se trouve un saut qu'il est possible de qualifier de quantique : l'analogie se vérifie en ce point.

mardi 29 septembre 2020